La Dolce Vita

À Montalivet, les vacances avaient pour nous un goût bien précis : celui des pizzas de *la Dolce Vita*, chaudes comme les soirées d'été, simples comme ces bonheurs qui rassemblent une famille sans qu'elle s'en rende compte.

Pendant près de dix-huit ans, de mai à septembre, le samedi soir était notre rendez-vous immuable. Nous descendions la rue principale, baignés par l'odeur du sable chauffé et des churros saupoudrés, jusqu'à cette petite pizzeria d'angle où Thierry façonnait ses pizzas avec la patience de ceux qui savent que leurs gestes accompagnent la vie des autres. Sa femme l'aidait, leur fille glissait entre les tables avec un sourire qui semblait appartenir au lieu autant qu'il s'inscrivait aux murs blanchis par le soleil.

Lorsque notre fille avait sept mois, nous l'emmenions déjà avec nous, lovée au creux de nos bras comme un secret encore fragile. Dix-huit ans plus tard, c'était elle qui passait la commande, familière des lieux, sûre d'elle, comme si le temps avait doucement inversé les rôles. Ce rituel nous tenait ensemble : il était notre façon de dire que nous étions une famille, que nous partagions la même joie simple, la même attente, la même lumière.

Les pizzas avaient le goût des vacances elles-mêmes : pâte chaude, tomates gorgées de soleil, herbes parfumées, fromage fondant, œuf coulant, jambon fumé. Des recettes modestes, mais impossibles à retrouver ailleurs. Des odeurs rassurantes de cuisine faite avec le cœur. Nous les attendions toute l'année. Elles ouvraient la soirée comme une promesse, et plus encore : elles nous donnaient l'impression que certaines choses ne changeraient jamais, que l'été pouvait durer encore si nous le décidions ensemble.

Dehors, la musique se répandait dans les rues de la station. Les groupes jouaient sous les guirlandes lumineuses, les promeneurs avançaient lentement, et les journées semblaient refuser de finir. Après le repas, nous allions nous asseoir sur le front de mer. Nous prétendions guetter le rayon vert, ce clin d'œil du soleil que seuls les marins et les rêveurs affirment avoir vu. Nous ne l'avons jamais aperçu. Peut-être deviné, une fois, dans un frémissement de lumière, un éclat de joie. Mais cela n'avait aucune importance. Nous étions ensemble, et cela suffisait.

Puis les années ont passé.

Après le Covid, *la Dolce Vita* a fermé. Thierry et sa famille ont tiré le rideau, fatigués, usés par les épreuves. La pizzeria a disparu comme disparaissent les lieux qui nous ont accompagnés : sans bruit, mais en laissant derrière eux un vide bien plus grand que leur façade.

Notre fille est partie vivre à Paris, travail oblige. Mon mari retraité goûte désormais à des journées plus calmes, parfois trop silencieuses. Quant à moi, je me tiens entre deux âges, occupée à rassembler les souvenirs avant qu'ils ne s'effacent.

Je crois que nous regrettons moins la pizzeria que le temps qu'elle contenait : une époque où tout semblait possible, où l'avenir était vaste, où nous étions ensemble sans savoir que nous vivions nos plus beaux samedis soir sur la terre.